

Trois poèmes

Juan Garcia

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1988). Trois poèmes. *Liberté*, 30(2), 21–27.

JUAN GARCIA

TROIS POÈMES

SÈVE ET SANG

le quartz des monts
fait saigner la terre
et son sang est un grenat
ou un jet de pierre
du talus des rêves

l'eau bleue des fleuves
m'enivre depuis la source
de son ambroisie vermeille
que nul ne peut ravir
sinon quelque dieu
ou quelque étoile éprise du satin
rose de l'aurore

le monde en fuite
cherche son nœud et sa racine
mais tout demeure dans le lit
où le printemps s'ébat
et si je contemple aveugle
la fauve boiserie
qui abrite les bêtes
le ciel éclate
comme la sève des palétuviers

le soleil roussit la plaine
où les plantes s'accouplent
et tout devient matière
à rêverie
et soupirs de renouveaux
mais la mèche attend le feu
des songes délectables
et je prends ma tête
et l'enfouis dans l'univers
seul parmi les lueurs et les ors
en éveil sur ma couche

rien n'éprouve un chaos
sinon mon cœur affolé
vers les forêts qui bruissent
et les bois qui palpitent
d'une autre règle
que celle de la nature
et du vert épanouissement
mon voyage durera nocturne
comme le brouillard qui saisit l'aube
et grisaille la cime des pins
et des sapins nuageux
et du doigt j'ai touché la planète

FINITUDE DES ORS

magie des forêts et des lacs froissés
par les loups brumeux du matin
je vous vois en mille femmes fusillées
par le tendre bouleau et le cyprès feuillu
qui rient telles les fraises du verger
où j'ai vu croître deux merles printaniers
et les rayons du soleil perçaient la clairière
où s'amusaient fées et licornes blanches
à découdre et recoudre le pantalon du jour
variant du vert mousseux au bleu tranchant
et dont l'architecture n'était visible
qu'aux yeux exercés aux rêves

mais l'étrange fleur qui me fascine
est muguet frais ou sève de marguerite
qui entraîne au ciel les champs embaumés
que je foule encore d'un pas rêche
alors que les visages laiteux de mes déesses
me hantent encore comme une terre aride
et si je débusque dans le fenouil
le lièvre agile que crucifient les sept totems
d'une Amérique aux bosquets noirs
du jardinier peau-rouge
je suis un galet gris sur le rivage
du fleuve chimérique qui inspire mon âme
à dépeindre des effusions de sang
qu'aucun coutelas n'aurait pu répandre

le vent fait bruire les chênes rouvres
que mon corps possède au zénith de sa force
et sur la plaine que jaunissent les papillons
je me délecte de ma marche noble
qui ressemble tant au passage des nuages
et du soleil voilé
(ma face resplendit comme l'argent

des buissons, et l'ortie demeure l'ortie
malgré le clan des ombres et la bannière)
comment parer son cœur d'un chant funèbre
quand tout vibre aux végétaux
mon deuil trouve ici son transit
et près des merisiers et des châtaigniers
dont la croissance est innocente
cherche une faux à emmancher

dans le lointain l'averse se produit
qui élimine les sucres des cieux
et anime l'Arbre-roi
moi aussi jadis j'ai résonné au son
des folles pluies qui circuitaient le sol
et m'abreuvant de l'humus gonflé d'eau
je trouvais une réponse à ma folie
mais l'aube douceuse est venue retrouver
l'ami qui regardait les fontaines sourire
et d'un coup de pinceau effacer mon mal

pourquoi encore questionner ce feuillage
près duquel tout argue qu'il est maître
de la nature et de son destin
et me mirer dans la soie d'une eau pure
qui m'habillerait en temps de fête
alors je me repose ainsi sur les aiguilles
brunes des sapins verts
et le profil de l'horizon est le trône
d'un dieu qui m'aime malgré moi

quête de ce qui fut arboricole
et botanique de la verdure
l'exigence des bêtes est venue bouleverser
ma jeunesse où je puisais mon songe
airs qui imbibent ma nuit
des frais baisers des vents
et collines qui rapiècent

le clair matin qui chante
ma vie aérienne trouvait là de quoi dire
et pourtant j'ai sombré ivre
dans le vin de la vallée

rossignol épinglé sur la branche
la feuillée ne t'abritera plus
ni la rosée qui émoussait ton bec
je meurs d'un cri cruel
et tel qu'en moi un soleil rouge
fonde sa loi et distribue ses ors
tout ce qui foisonnait
et tirait de l'aile
demeure mon limon
et la plénitude de mon être

MARINE

le vent tord la mer repue
des courants qui circulent
entre les coraux abyssaux
nous nous disons que les falaises
n'abritent plus de bergers
vers les précipices dorés
et que le limon trouve son message
dans l'âme des remuements
qui teintent de vert l'écume
vers quoi montent nos suppliques
comme un ciel trop rouge
attend que l'air fourmille

la pause délicieuse de la mer
est le berceau des dieux
et même si la pratique du rêve
nous éloigne du contentement éternel
de l'eau bigarrée
sa nappe est épaisse
pour celui qui prie avec magie
pour qu'ait lieu la tourmente
qui amoncelle les flots
et durcit la mer marbrée
qui s'échelonne sous le firmament

la Lumière ne sert de rien
la mer assombrit l'homme!
depuis la nuit où il naquit
aux multiples cyclones
qui font sombrer l'atoll
et remonter l'iceberg
comme un soupir de feu
de lointaines montagnes
et si nous trouvons la veine bleue

d'une genèse intersidérale
nous nous délectons du sang aquatique

la mer anoblit la mouette
et honore le marin
qui cherche la dynastie des nombres
plus que la béatitude de la pêche
et si les baies comme des portiques
regorgent de clarté
et les lagons de brises tièdes
nous puisons le reflet rose des grottes
là où ne sévit pas la marée
et où la mer prend à la terre
comme la tonsure jaune du soleil